

B 556

Sonderdruck

aus dem Sammelwerke

Zu Friedrich Ratzels Gedächtnis.

Geplant als Festschrift

zu seinem 60. Geburtstage

nun als Grabspende dargebracht

von

Richard Buschick, Ernst Daenell, Max Eckert, Hans Fischer, Ernst Friedrich, Viktor Hantzsch, Georg Hartmann, Kurt Hassert, Hans F. Helmolt, Georg Henning, Oskar Karstedt, Friedrich Kupfer, Emmanuel de Martonne, Simeon Mehedinți, Hans Meyer, Eugen Oberhummer, Hermann Reishauer, Walther Ruge, Karl Sapper, Emil Schöne, Ellen Churchill Semple, August Simon, Manojlo V. Smiljanić, Alfred Vierkandt, Karl Weule und Johannes Zemmrich.

Mit 1 Titelbildnis, 1 Kartenbeilage und 4 andern
Tafeln, 4 Kärtchen und 2 Abbildungen im Texte.

Leipzig

Dr. Seele & Co.

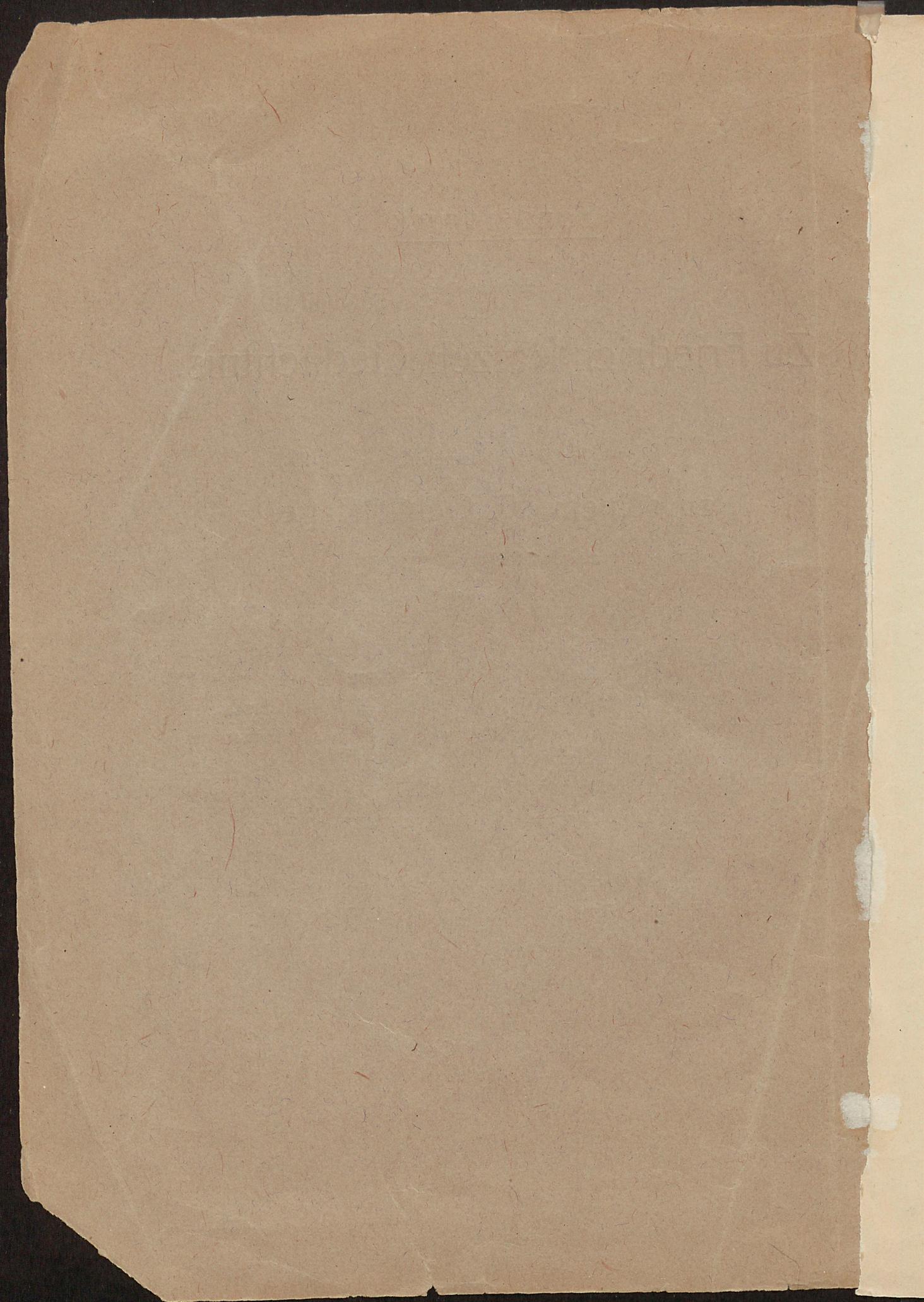
1904.

Europe

X

371





La vie pastorale et la transhumance

dans les

Karpates méridionales;

leur importance géographique et historique.

Von

Emmanuel de Martonne.



THE HISTORY OF THE

STATE

OF NEW YORK

FROM THE FIRST SETTLEMENTS TO THE PRESENT TIME

BY JOHN BRANT

NEW YORK: PUBLISHED BY
J. B. ALLEN, 10 NASSAU ST.
1854.

La vie pastorale telle qu'elle existe ou a existé dans presque toutes les hautes montagnes de la zone tempérée est une forme spéciale d'adaptation de la vie humaine aux conditions physiques dont l'intérêt ne semble pas avoir été suffisamment compris jusqu'à présent par les géographes. On peut regretter qu'elle n'ait pas attiré davantage l'attention, surtout dans les pays où elle s'est conservée dans toute son originalité primitive.

De ce nombre sont les Karpates méridionales, qui dressent sur une longueur de 300 km un ensemble de chaînes dépassant souvent 2000 m au cœur des pays roumains, entre la Transylvanie et la Valachie. Pendant plusieurs étés consacrés à des études de géographie physique et à des levés topographiques détaillés dans la haute montagne, j'y ai passé des mois entiers couchant sous la tente ou dans les bergeries, partageant la vie des pâtres. J'ai pu ainsi recueillir un certain nombre d'observations, que je donne comme une contribution à l'étude de la vie pastorale. Il y a certainement peu de montagnes où cette vie anime à un tel point les hauts sommets. J'ai pu calculer que, dans le massif du Paringu, la zone des pâturages qui s'étend au dessus de la limite de la forêt nourrit en été une population de 420 bergers et 5000 moutons, ce qui donne une densité de 16 habitants et 200 moutons par kmq.

I.

La vie pastorale est nettement localisée sur les hauteurs s'élevant au dessus de la zone forestière qui sépare la région des habitations temporaires de la zone des habitations permanentes. Celles-ci, sauf en quelques points comme le col de Bran et la haute vallée de la Prahova, ne dépassent pas 700 ou 800 m. La forêt forme une zone généralement déserte, l'exploitation, lorsqu'elle est organisée, se faisant à sa limite inférieure ou supérieure. Mais lorsqu'on arrive à la nuit tombante sur un sommet élevé, c'est un spectacle curieux que de voir aussi loin que le regard peut s'étendre s'allumer partout à flanc de coteau les feux des «stine», marquant le tracé de la limite des arbres.

Presque toujours en effet les bergeries sont établies à proximité, souvent juste au bord de la forêt. Lorsqu'elles se trouvent 100 ou 200 m plus haut, on peut se demander si les arbres n'ont pas reculé devant la hache du berger. Ce sont en



effet souvent les plus vieilles stîne, qui se rencontrent ainsi un peu au dessus de la forêt, et l'on peut voir d'ailleurs avec quelle insouciance le berger roumain use et abuse du bois qu'il a à sa portée. C'est autour de feux géants où brûlent des sapins entiers que se rassemblent le soir les ciobani. On constate cependant sur le versant hongrois une retenue plus grande; il semble que l'administration forestière ait su en imposer quelque peu de ce côté au pâtre roumain.

Quoiqu'il en soit on peut admettre en règle générale que la limite de la forêt est aussi celle des bergeries, le besoin d'eau ne se faisant guère sentir nulle part dans ces montagnes formées à peu près entièrement de schistes cristallins, où les sources et les ruisseaux sourdent à chaque instant. J'ai montré ailleurs¹ que la limite moyenne de la forêt était de 1600 m (1447 pour les forêts de hêtre, 1650 pour celles de sapin) et qu'en général la limite était plus basse sur les versants exposés à l'Est et au Sud que sur ceux tournés vers l'Ouest et le Nord. Les stîne suivent exactement les mêmes lois et l'on a lieu souvent de s'étonner de les voir dans un même massif (Paringu par exemple) monter plus haut sur le versant Nord que sur le versant Sud. J'ai d'ailleurs montré que les variations en apparence anormales de la hauteur de la limite forestière suivant l'exposition s'expliquent par la direction des vents pluvieux.

La position topographique des stîne dépend des caractères du relief. En général elles préfèrent les vallées abritées aux crêtes souffletées par les vents. Dans les massifs élevés, entaillés par des cirques d'origine glaciaire, dont le fond plat forme une prairie de bonne heure découverte par les neiges, elles occupent généralement le débouché des cirques appelés zănoaga. Tel est le cas par exemple dans le Paringu, le Boresco, la plus grande partie des Fogarash surtout le versant Nord. Les petits cirques plus sauvages portant le nom de căldare, qui accidentent les régions plus élevées et dont le fond est souvent à moitié couvert d'éboulis récents n'abritent que quelque coliba, cabane grossière qu'on reconstruit à chaque été avec quelques quartiers de roc recouverts d'un toit de mousse ou d'écorce porté sur deux batons. Dans les régions plus basses, où le relief est déterminé uniquement par l'érosion subaérienne, qui a creusé de profondes vallées séparées par des croupes généralement arrondies, on voit au contraire les stîne s'établir de préférence sur ces dos plats, où s'étendent en long les pâturages et que parcourent d'antiques sentiers de transhumance. Ce sont les plaiuri des Monts de la Cerna et du Lotru, du massif du Țarco et du Munte Micu, de la région centrale des Fogarash et du Jeseru.

Le grand développement de la vie pastorale dans les Karpates méridionales est certainement en quelque mesure une conséquence de ce relief monotone des sommets, qu'on retrouve parfois jusqu' à 2000 m d'altitude. Autant les pentes sont

¹ La Valachie, essai de Monographie géographique, p. 93-96.

raides sur le rebord même du massif montagneux et sur les flancs des vallées principales, autant le relief semble s'adoucir au fur et à mesure qu'on monte, et la forme dominante des sommets est celle de croupes ondulées, parfois d'un véritable plateau comme dans le Boreseo, le Retyezat occidental et une partie du Paringu. Ce n'est que dans les régions les plus élevées, jadis occupées par des glaciers, qu'on trouve des formes alpines. Aussi la zone qui s'étend au dessus de la limite de la forêt, au lieu d'être, comme dans certains massifs des Alpes ou des Karpates septentrionales (Tatra), occupée par des éboulis et des escarpements, est le siège d'un développement de superbes prairies alpines, dont la flore de printemps faisait la stupéfaction et l'admiration des premiers botanistes qui parcouraient les hauts sommets des Karpates méridionales (Kotschy, Beiträge zur Kenntnis des Alpenlandes in Siebenbürgen. Verh. Zool.-Bot. Ver. Wien, III 1853).

II.

Pour étudier l'organisation de la vie pastorale il n'est pas de meilleur champ d'observation que le massif du Paringu. Là se trouve la population pastorale la plus dense; les stîne y sont de véritables centres sociaux, des familles entières y

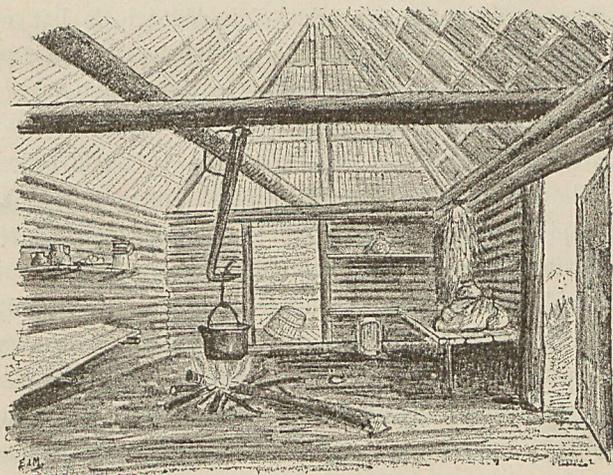


Figure 1. Intérieur d'une bergerie.
(Stîna de Cărbunele dans le Paringu.)

vivent, hommes femmes et enfants. On y naît, on y meurt, on s'y marie avec l'accompagnement des mêmes rites que le paysan roumain observe partout avec une fidélité jalouse.

L'approche de la stîna s'annonce par une odeur caractéristique et une boue infecte, dans laquelle après la pluie on enfonce à chaque pas jusqu' à la cheville. Bientôt des aboiements furieux se font entendre et quatre ou cinq molosses se

précipitent sur le visiteur; de grands cris, quelques cailloux jetés à propos, quelques coups de pieds et de bâton libéralement distribués par le berger sorti au bruit, les renvoient hurlants et vite apaisés.

L'architecture de la stina est des plus simples. Les murs sont généralement constitués par des troncs d'arbres non équarris s'appuyant sur des piliers angulaires plantés dans le sol. Le vent passe librement entre les intervalles non bouchés. Parfois il y a comme une sorte de soubassement en pierres sèches. Le toit, deux ou trois fois plus haut que les murs, est posé dessus comme un couvercle qui peut s'enlever et a la forme d'un bateau à carène droite, à avant et arrière plats. Il est en lattes de bois clouées les unes sur les autres comme des ardoises (şindrele). On y laisse volontairement des trous, par où sort la fumée, mais qui livrent aussi souvent passage à la pluie et à la neige.

A l'intérieur (figure 1) de grosses poutres croisées supportent les crémaillères en bois, de forme bizarre, auxquelles on suspend les chaudrons servant à faire bouillir le lait. Des bancs formés de troncs d'arbres ou de planches courent tout autour des murs, à la fois table et lit. Des bâtons fichés dans les intervalles des murs supportent de petites étagères et servent de porte manteaux. Le plus souvent l'habitation est divisée en deux chambres, dont l'une, encombrée de baquets, de grandes jares et de sacs de peau suspendus d'où dégoutte le lait, est spécialement réservée aux manipulations délicates qu'exige la fabrication du fromage. On n'y fait jamais de feu. C'est dans l'autre pièce qu'on se tient d'habitude et qu'on couche, étendu sur les bancs rembourrés par les cojoes, ou sur le sol, le dos tourné au feu, tandis que les chiens se cachent dans les coins. C'est là qu'on se rassemble tous les soirs, après la rentrée et la traite des brebis, autour d'un brasier gigantesque où flambent deux sapins entiers, et d'où s'élève une fumée suffocante, pour prendre le frugal souper, deviser gaiement ou chanter quelque chanson qu'accompagne la flûte du pâtre. C'est là que pendant la journée, tandis que les hommes et les jeunes gens gardent les troupeaux dans les cirques et sur les cimes, les femmes, restées à la maison avec les petits enfants et quelque vieillard impotent, font bouillir le lait dans les immenses chaudrons (căldare) pour confectionner le fromage blanc (caş) et préparent la bouillie de maïs (mamaliga) qu'on mange avec des oignons crus ou quelque ragout de haricots cuits dans l'eau légèrement assaisonnée de lait aigre.

Les dépendances de la stina sont l'obor, parc à brebis dont la cloture est formée de sapins entiers couchés et maintenus par des pieux, la strunga petite cabane où se fait la traite. Parfois la strunga est annexée au bâtiment de la stina (spécialement dans les Monts du Buzeu); elle forme alors une sorte de vestibule entre la chambre d'habitation et la fromagerie. Le mur du fond est percé de deux ou trois portes basses à côté desquelles s'asseyent les bergers, saisissant au bond, d'une main ferme, les brebis qu'on rassemble par derrière et qui se pressent, sans pouvoir passer plus d'une à la fois.

On observe d'ailleurs la plus grande variété dans les types de stîna suivant le nombre des moutons qui s'y rassemblent, la richesse du propriétaire ou l'ancienneté de la construction. Souvent la fromagerie forme un bâtiment à part (Monts de Fogarash versant Sud). Ailleurs au contraire il n'y a qu'une pièce servant à tous les usages (Țarco, certaines vallées du versant N. des Fogarash). Parfois les murs sont en pierre sèche, très bas, le toit descendant presque jusqu'à terre. Le toit est toujours d'ailleurs la pièce capitale dans la construction d'une stîna; c'en est la partie la plus solide; souvent on le transporte lorsqu'on veut changer légèrement l'emplacement de la bergerie, et il n'est pas rare de trouver des toitures plus ou moins éventrées, mais encore presque entières, gisant sur l'emplacement d'une stîna abandonnée, dont les murs ont complètement disparu.

Ce type d'habitation temporaire vaut d'être décrit en détail. Il ne diffère guère en somme de celui qui règne dans les villages voisins de la montagne. Il caractérise un genre de vie pastorale plus particulièrement spécial à la race roumaine; on le retrouve, avec les bergers roumains dans toute la chaîne karpatique jusqu'en Galicie et dans la péninsule des Balkans jusqu'au Pinde.

III.

La stîna appartient généralement au propriétaire des brebis (stăpân) qui l'a construite. Elle représente une mise de fonds de 100 à 200 francs, ce qui est une grosse somme pour un paysan. Les pâturages sont, le plus souvent, des biens communaux, mais on cite des montagnes qui appartiennent entièrement à telle famille princière; on les loue au baciú moyennant une redevance en argent ou en nature. Le baciú, chef de l'exploitation de la stîna, sorte de fermier, est parfois le propriétaire lui-même; le plus souvent c'est un paysan payé en moyenne 40 francs pour tout l'été. Les bergers (ciobani) sont payés en nature à raison de deux brebis pour 100 têtes de bétail qui leur sont confiées. En général un cioban a de 200 à 300 brebis à garder; le prix d'une brebis est de 10 à 12 francs au printemps, un bélier en vaut 15 à 20.

Suivant l'étendue et la bonté des pâturages qui en dépendent, la stîna peut grouper autour d'elle de 1500 à 3000 moutons; elle peut avoir de 4 à 12 ciobani, sans compter le baciú les femmes et les petits enfants.

Entre ces gens le partage du travail est simple. Aux femmes (băcile) revient, outre la préparation des aliments, la confection du beurre et du fromage: fromage blanc (Urda) qu'on peut conserver quelque temps légèrement salé, fromage fait qui peut se garder des mois cousu dans une peau de mouton (brânza de burduș) et dont le goût rappelle assez exactement le Cantal. — Aux ciobani de garder et conduire les brebis sur les pâturages, couchant souvent même à la porte de la stîna au milieu du troupeau. Toute la journée on les voit suivre les crêtes, d'où ils surveillent aisément toute une vallée, dégringolant de rochers en

rochers à la moindre alerte. Ceux qui font paître le troupeau des mères avec leurs agneaux sont les plus favorisés, ils rentrent à la stîna au moins chaque soir pour la traite; les gardiens des brebis stériles (*sterpe*) restent parfois des semaines entières isolés dans les pâturages les plus élevés, où leur abris est une de ces cabanes en pierres sèches couvertes de branchages et de mousse qui contiennent juste deux ou trois personnes (*coliba*).

Les grands troupeaux de vaches sont rares dans la haute montagne. Je ne connais qu'une seule stîna élevée abritant du gros bétail dans la région des sources de la Cerna; on l'appelle stîna mare. Dans les Monts de Fogarash les croupes herbeuses, qui forment une sorte de plateau découpé de vallées profondes entre la chaîne du Cozia et celle du Negoiu, sont, dans leur partie la plus basse, entre 1200 et 1400 m, semées de stîne très grossièrement construites autour desquelles se groupent des troupeaux de vaches assez importants et même quelquefois des chevaux. Mais la position habituelle de ces bergeries est généralement plus basse, dans les clairières au dessous de la limite supérieure des arbres, sur les pentes extérieures des massifs montagneux, à proximité des villages d'où les troupeaux sont partis et où ils redescendent de bonne heure. Ce n'est pas là que se développe la véritable vie pastorale roumaine avec ses caractères propres. Les bergeries à mouton situées plus haut groupent une population plus nombreuse et plus isolée.

Il est intéressant de remarquer que la plus grande partie des moutons, même sur le versant roumain appartient à des propriétaires transylvains et va passer l'hiver en Roumanie dans les pâturages voisins du Danube. Chaque année lorsqu'ils arrivent à la montagne et lorsqu'ils en partent, les *ciobani* les conduisent à la frontière hongroise, où se fait le dénombrement (*numărătoarea*) et d'où les toisons immaculées reviennent marquées de rouge ou de bleu, suivant l'âge et le propriétaire. La *numărătoare* est presque une fête; c'est le prélude du départ pour la plaine, on y va gaiement aux sons du fluier, poussant les troupeaux bêlants; souvent on trouve au poste de frontière des cabanes installées par quelque aubergiste audacieux, toute une petite foire. On y rencontre des amis, des parents.

La majeure partie des bergers même sur le versant Roumain sont aussi des Transylvains. On estimait leur nombre il y a 30 ans, à au moins 10000, tandis que celui des têtes de mouton appartenant à des propriétaires transylvains et hivernant en Roumanie dépasserait 1 million². De l'Oltu au Jiu presque toutes les stîne sont peuplées de *Poenari*, originaires du village de Poiana. Ce sont d'ailleurs les districts de Fogarash et Haromzek qui fournissent le plus fort contingent de la population pastorale.

² Joh. Hintz, *Das wandernde Siebenbürgen, eine statistische Studie*. Kronstadt 1876. Ces chiffres étaient alors de l'avis de l'auteur au dessous de la réalité, étant donné la difficulté que présente la vérification de pareils faits sociaux. Actuellement j'estime qu'ils sont devenus un peu trop forts.

Généralement on est cioban dans sa jeunesse seulement; cependant j'ai vu de vieux bergers à cheveux blancs; quelques uns avaient fait leur service militaire dans une grande ville et savaient quelques mots d'allemand. J'en vis un tirer un jour de sa ceinture un plan de Vienne.

Le baciou est d'habitude plus âgé, c'est souvent un père de famille qui se transporte là haut avec femme et enfants, en véritable fermier.

De retour dans la plaine, ces gens formeront réellement une petite société à part. Même lorsqu'ils ont renoncé à la vie de berger pour s'établir définitivement dans un village au pied de la montagne, on les désignera en Roumanie sous le nom d'Ungureni rappelant le fait que la plupart d'entre eux sont d'origine transylvaine³, et ce terme enveloppera à la fois quelque mépris et quelque crainte dans l'esprit du sédentaire qui n'a jamais quitté son village.

En fait l'Ungurean est généralement d'esprit plus ouvert, plus actif, parfois aussi moins scrupuleux. Dans les régions frontières, les vols de bergerie à bergerie, parfois avec violences, sont un fait constant. En général cependant, ce sont de braves gens, ouverts, hospitaliers, surtout ceux qui sont d'origine transylvaine.

Le cioban n'est pas insensible à la nature, mais il la comprend à sa manière. Le pittoresque des escarpements sauvages des cirques semés de lacs et encombrés d'éboulis ne le charme pas, ce sont là, pour lui de vilains endroits «loc urit»; il leur préfère l'horizon monotone des pentes gazonnées, où son troupeau trouve toujours de l'herbe. C'est vers ces pâturages qu'il regarde toujours quand son œil rêveur semble chercher au loin on ne sait quoi, dans le panorama qu'on contemple du haut des cimes. Il sait le nom de chaque pâturage, mais il n'éprouve pas le besoin d'en donner aux crêtes rocheuses. C'est un fait très général que les noms de lieux, en montagne, se rapportent aux vallées, et que les sommets n'ont pas de nom propre, ou en ont plusieurs, suivant le côté d'où on les regarde⁴. Le voyageur ou le topographe inexpérimenté peut trouver là une cause d'erreurs fréquentes; un peu d'habitude montre qu'il y a là une des manifestations les plus curieuses de la manière dont le paysan roumain comprend la nature.

Pour se distraire le cioban a d'autres ressources que les spectacles variés de la montagne; il a son fluier, sorte de flûte droite, dont il tire des sons étranges, faisant résonner à la fois plusieurs harmoniques, de façon à produire l'effet d'une sorte de petit orchestre. Le bon joueur de fluier est toujours le bienvenu dans les soirées autour du feu de la stîna. Il joue des heures entières sans se lasser, et parfois l'on s'endort bercé par les mélodies plaintives qu'il tire de son instrument.

³ Le mot Ungurean désigne les transylvains sujets de la Hongrie, et non des Hongrois. Ce vocable certainement ancien, explique bien des contradictions apparentes des anciens chroniqueurs exploitées par les partisans de la théorie de Rössler.

⁴ v. E. de Martonne, Sur la toponymie naturelle des régions de haute montagne, en particulier dans les Karpates méridionales. Bull. Géogr. historique et descriptive 1900, p. 83.

Le dimanche, c'est autour de lui que se formera la hora, sorte de ronde où l'on tourne lentement en faisant alternativement un pas en avant et en arrière.

Ces distractions sont celles du paysan de la plaine. Tout d'ailleurs rappelle chez les bergers les usages de leur pays d'origine. On peut même se demander si ces usages sont importés de la plaine ou s'ils ne sont pas descendus de la montagne.

Le costume est celui des paysans transylvains pendant l'hiver: tunique de toile aux larges manches serrée à la taille par la ceinture de cuir brodé (chimir)



Figure 2. Stina de Mohoru
(Massif du Paringu) et ses bergers.

et retombant par dessus le pantalon étroit de drap blanc grossier; gilet en peau de mouton (pieptar) le poils tournés en dedans, la peau ornée de broderies rouges et noires parfois délicates. La căciula sorte de bonnet à poil de forme écrasée, et le cojoc, lourd manteau en peau de mouton, qu'on porte sur les épaules avec les manches pendantes, complètent cet ensemble et donnent au cioban penché sur son bâton un air étrange de bête. Les femmes comme les hommes portent le pieptar et le cojoc; l'opreg double tablier pendant par devant et par derrière par dessus la chemise longue, remplace généralement la fota, pièce d'étoffe enroulée et serrée à la taille par une ceinture, qui laisse moins de liberté aux mouvements. La chaussure est la même pour les deux sexes: simple feuille de cuir repliée, grossièrement cousue du côté des orteils et fixée par des courroies de cuir qui s'enroulent autour des chevilles. C'est l'opinca de la plaine, qu'on renforce

seulement parfois d'une double feuille de cuir sous la plante du pied. La coiffure féminine est plus variée que celle de l'homme; c'est tantôt le petit chapeau de feutre rond (pălăria), tantôt une sorte de turban analogue au conciu, tantôt le simple fichu (tistimel) retombant sur les épaules.

Les cérémonies accompagnant tous les actes de la vie sociale, dont le paysan roumain est resté fidèle observateur, se retrouvent sur ces hauteurs, où habitent des familles entières. On rencontre des enfants nés dans les stine, on peut y voir à 1500 ou 1700 m le curieux spectacle d'une mariée avec tous les rites ordinaires en Transylvanie. L'invitation se fait toujours de la même façon, portée par deux jeunes gens à cheval, qui vont de stina en stina, offrant à boire d'une plosca pendue à leur selle. Le pope appelé du village voisin, célèbre la messe entre quatre jeunes sapins plantés dans le sol, qui figurent l'église; tandis que, tout comme dans la plaine, les invités dansent à côté (devant la porte de l'église) aux sons d'un violon râclé par quelque tzigane. Les danses sont toujours dirigées par les stegarii, deux jeunes gens, qui, pendant toute la noce, ne se sépareront pas un seul instant du steag, sorte de drapeau orné de fleurs et de banderolles. On les accompagne des mêmes couplets satiriques déclamés rythmiquement avec des battements de mains. L'imposition du pain (remplacé ici par un fromage) et du sel sur la tête de la mariée, les simulacres d'achat et d'enlèvement, la purification du marié et de son parrain (naşul), qui se lavent les mains avec de l'eau versée par la mariée; une foule d'usages singuliers se retrouvent gardés avec la plus scrupuleuse fidélité⁵.

La vie pastorale ne présente pas partout la même richesse d'organisation. A côté des grandes stine, rassemblant toute une population de bergers avec femmes et enfants, et qui, vues de loin, font avec leurs quatre ou cinq corps de bâtiments l'effet d'un petit hameau, on rencontre, surtout en Transylvanie, au voisinage du Banat et aussi en Moldavie, des bergeries plus modestes, où souvent ne vivent que 3 ou 4 bergers conduisant deux ou trois cents moutons. Il n'est plus question alors de ciobani et de baciù; cette hiérarchie disparaît. Tout le monde est sur le même pied, l'âge seul établit des différences entre les jeunes gens et les vieux à barbe blanche. Les moutons et la bergerie appartiennent souvent aux bergers eux-mêmes ou à leurs parents, le fromage, au lieu d'être destiné à la vente et transporté périodiquement au marché le plus voisin, est rapporté au village, où on le partage entre les propriétaires de moutons au prorata du nombre de têtes qui leur appartiennent.

⁵ Sur les cérémonies du mariage roumain v. les monographies très abondantes en détails de S. F. Marianu: *Nunta la Români* 8° 856 p. Acad. Rom. Bucarest 1890, et Elena Sevastos: *Nunta la Români studiu ethnographicu comparativu*. 8° Bucarest 1889; ainsi que le résumé que j'en ai donné avec addition d'observations nouvelles dans *La Valachie*, chap. XVIII.

Cette forme en quelque sorte familiale de la vie pastorale est-elle plus ancienne que la première ou représente-t-elle une sorte de dégénérescence ?

Il semble à plus d'un indice que la vie pastorale tende à perdre en importance dans les Karpates méridionales. On trouve dans la haute montagne, surtout dans les Fogarash, nombre de stîne abandonnées. Les passes difficiles de ces crêtes déchiquetées font hésiter de plus en plus. Peut-être aussi la vie sédentaire, devenue plus sûre et plus attrayante dans les plaines jadis si souvent ravagées, attire-t-elle de plus en plus et fixe-t-elle les pasteurs semi-nomades.

IV.

Un des actes les plus importants de la vie pastorale est le déplacement périodique des troupeaux et des bergers, de la plaine à la montagne et de la montagne à la plaine. Les Karpates méridionales avec la Valachie et la Transylvanie sont un des points de l'Europe, où ces habitudes de transhumance sont le plus invétérées et où les parcours sont les plus longs.

La plus grande partie des troupeaux du versant Nord hiverne, il est vrai, en Transylvanie. Mais toute la population du versant Sud, même une partie de celle du versant Nord (Paringu) gagne pour l'hiver les plaines steppiques de la basse Valachie et de la Dobrudja.

C'est à la St. Georges que les troupeaux arrivent dans la montagne, c'est dans la première quinzaine de septembre qu'ils partent généralement pour les pâturages voisins du Danube pour la Balta. Dans les grandes stîne ce départ est un événement important. On s'y prépare pendant huit jours. Sitôt les moutons revenus de la numărătoare, on ramène de la plaine le nombre nécessaire de chevaux pour transporter les femmes et les enfants, les fromages, les cojocs de rechange, les baquets et ustensiles de la fromagerie, avec ce qui reste des provisions de maïs. Le baciù part d'abord avec quelques chevaux pesamment chargés, emmenant les vaches et les porcs; puis ce sont les femmes et les enfants qu'on voit juchés sur une montagne de sacs et de cojocs, qui couvrent sans les écraser les petits chevaux au pas tranquille et sûr.

Dans la stîna il ne reste plus que les brebis et les ciobani qui vont les conduire à la Balta. Avant de partir on démolit les bancs qui servaient de lit et de table, on décroche la porte branlante, et on va les cacher derrière quelques rochers pour qu'ils ne soient pas brûlés par les contrebandiers de passage à la fin de l'automne. Puis on se met en route, lentement, sans se hâter. Les départs s'échelonnent d'un endroit à l'autre, de sorte que, pendant tout le mois de septembre, ces caravanes se rencontrent d'un bout à l'autre de la Valachie, soulevant sur les routes des tourbillons de poussière, arrêtant les voitures, qui doivent laisser passer le flot bêlant.

Dans la montagne on va par grandes bandes : plusieurs milliers de brebis dix ou douze ciobani campent parfois auprès d'un torrent, remplissant toute une vallée. Lorsqu'on débouche dans la région des collines, on commence à se diviser; chaque cioban prend 100 à 300 moutons. Les uns s'arrêtent quelques jours au bord de la montagne, les autres continuent tout droit. On met en moyenne dix à quinze jours pour traverser la Valachie. A partir de la fin de septembre, les solitudes du Bărăgan, les prairies marécageuses du bord du Danube sont peuplées de ces troupeaux, qui y vont brouter tout l'hiver l'herbe pointant sous la neige.

Les chemins de transhumance des troupeaux étaient autrefois des voies spéciales; maintenant ils suivent les grandes routes; ce n'est guère que dans les

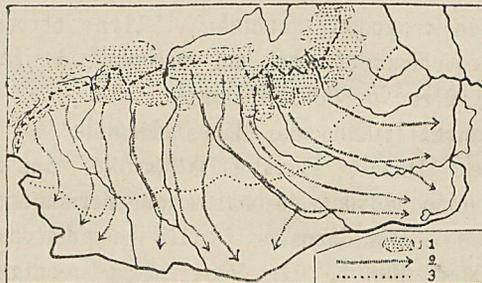


Figure 3. Esquisse des principales voies de transhumance en Valachie.

1. surfaces supérieures à 1000 mètres d'altitude. —
2. voies de transhumance. — 3. limite de la région de caractère steppique.

districts de plaine qu'on retrouve des pistes courant à travers champs et appelées encore le chemin des Brebis Drumul oilor. Un pareil chemin traverse les districts d'Oltu et Teleorman en passant par les communes de Lița, Segarcea din deal, Dorobanțu, Crângenii, Michăilești, Slatina⁶. Les directions les plus suivies en général sont marquées approximativement sur la petite carte ci-jointe. On peut voir que les points d'attraction sont les plaines de caractère steppique, particulièrement le Teleorman, le Bărăgan, et la plaine du Buzeu. Mais les troupeaux passent même le Danube pour aller jusqu'en Dobrudja.

V.

Il serait intéressant de rechercher les conditions et la répartition géographique de ces curieuses coutumes de transhumance qui sont comme une forme de transition entre le nomadisme et l'état sédentaire.

⁶ P. Georgescu, Dictionarul geografic statistic economic si istoric al Judetului Teleorman Bucurest 1897 (p. 286).

On verrait que son domaine est limité à peu près à la région des chaînes alpines, qui encercle le bassin méditerranéen. Sans doute il n'est guère de montagne quelque peu élevée dont les sommets ne soient recherchés par les troupeaux et ne doivent être abandonnés l'hiver. Mais souvent le village le plus voisin recueille les troupeaux hivernants nourris à l'étable. Telles sont les conditions par exemple en Norvège, où chaque ferme a son *säter*, sa cabane alpine située à peu de distance près de la limite de la forêt (600—700 m) et habitée seulement par un jeune berger, accompagné d'une vachère (*budeie*) qui souvent retourne le soir à la maison. L'émigration en masse de villages entiers vers la haute montagne ne s'observe que dans les districts méridionaux (*Sättersdal*)⁷. Telle est également la forme la plus ordinaire de la vie pastorale dans les Alpes suisses et autrichiennes. Dans le haut Valais les troupeaux montant à l'Alpe et redescendant au village d'où ils sont partis n'effectuent pas un parcours de plus de quelques km. L'«alpage» ne dure guère que 80 à 85 jours⁸.

Même sur le versant Italien des Alpes orientales les conditions paraissent être encore les mêmes. Dans le Frioul et la Carniole une série continue d'habitations monte de la plaine où sont les habitations permanentes *paesi*, le long des pentes où l'on recueille le foin dans les *fenili*, jusqu'aux hauts pâturages semés de *casere* entre 1200 et 2000 m. Le séjour sur la montagne ne dure pas plus de 3 mois et c'est comme en Suisse par étapes que montent les troupeaux vers les prairies les plus élevées pour regagner en hiver leur étable dans le village le plus voisin⁹.

Ce n'est que là où se trouvent côte à côte de hautes montagnes habitables pendant environ 5 mois, et des plaines de caractère semi-steppique brûlées par les sécheresses d'été, que la transhumance prend des proportions notables. Il ne s'agit plus alors de troupeaux montant de chaque village au pâturage voisin et revenant trouver leur étable en hiver. Ce sont de grands mouvements d'ensemble dont les points de départ sont déterminés par les caractères du climat, du relief du sol, et de la végétation: d'un côté plaines ou dépressions au sol plus stérile ou plus pauvre

⁷ v. J. Grude, *Stölsdriften paa Vestlandet*, Stavanger 1891. — Smitt, *Norges Landbrug i dette Aarkundrede*, Kristiania 1883. — H. Magnus, professeur à Bergen, Communications inédites.

⁸ v. sur les Alpes suisses G. Bancalari, *Forschungen und Studien über das Haus*. Mitt. d. Anthropol. Ges., Wien 1898, p. 44 sq. — Coolidge, *Life in an Alpine Valley* (dans *Hints for travellers in the Alps*, London 1899). Sur le Valais spécialement voir L. Courthion, *Le peuple du Valais*. Paris-Genève 1903. — F. G. Stebler, *Das Goms und die Gomsler*. Beil. z. Jahrb. d. Schw. Alpenclub Bd. XXXVIII, Zürich 1903. — M. Biermann, professeur à Lausanne, qui prépare un travail sur la haute vallée de Conches, m'a en outre fourni obligeamment une grande abondance de renseignements inédits.

⁹ v. les études de O. Marinelli, *Per lo studio delle abitazioni temporanee nelle nostre Alpi*. (In *Alto XI*, 1900). — *Studi orografici nelle Alpi orientali*. XIV. Il nomadismo pastorale. Bull. Soc. Geogr. Italiana. 1902.

en eau que les environs, de l'autre hauts plateaux s'étendant au dessus de la limite des arbres.

C'est ainsi que dans la France méridionale la plaine caillouteuse de la Crau est devenue depuis des temps immémoriaux le point de départ de grands mouvements de transhumance dirigés vers les pâturages d'été, les estivages des Hautes Alpes. Trois routes principales connues sous le nom de caraires conduisaient en suivant les vallées de la Durance ou du Rhône à la haute vallée de Barcelonnette au Devoluy et au Vercors. Dès le XIII^e siècle, on a des documents attestant l'existence de ces usages et, jusqu'à la Révolution, les documents vont se multipliant: plaintes des bergers sur le mauvais état des caraires, sur les impiètements des propriétaires voisins, projets de réglementation des péages etc. En 1750 un troupeau de 10000 têtes gagnait en 14 jours Barcelonnette. 20 jours étaient nécessaires pour atteindre le Devoluy avec 16000 bêtes¹⁰.

Dans les Pyrénées, des habitudes semblables ont subsisté. Des vallées de la Tet et de l'Aude au Carlit et aux « pasquiers » de la Cerdagne, des landes de Lannemezan et de Gascogne et des prairies du Bazadais, aux hauts pâturages de la Navarre, du Béarn, et du Conserans, se retrouvait et se retrouve encore le même mouvement de balancement périodique des troupeaux. Toute une organisation communale originale s'y rattachait, unissant les populations pastorales de part et d'autre de la frontière par des traités, « lies-passeries » qui préservaient les troupeaux même en temps de guerre¹¹.

L'Espagne avec son relief tourmenté, ses contrastes heurtés de climats, ses hauts plateaux et ses plaines steppiques, devait être et a toujours été un pays de vaste transhumance. L'agriculture souffrit longtemps du déplacement des hordes de moutons, et ces coutumes ont fait l'objet d'études sérieuses.

De même l'Italie a depuis la plus haute antiquité connu la transhumance, souvent nuisible à l'agriculture, parfois encouragée inconsidérément par les pouvoirs publics. Des hauteurs de l'Apennin au Tavoliere des Pouilles montaient et descendaient par des sentiers fixés (tratturi) les moutons et les bœufs. Varron parle déjà des troupeaux transhumants. Une inscription du II^e siècle apr. J. C. enjoint aux sédentaires de respecter les moutons de l'empereur (oves dominicae). Les souverains de toute race qui se succédèrent en Italie, montrèrent la même sollicitude pour les transhumants sur lesquels ils prélevaient des droits, sources de revenus importants. Des règlements défendaient la culture de la plaine du Tavoliere,

¹⁰ v. J. Fournier. Les chemins de transhumance en Provence et en Dauphiné. Bull. Géogr. histor. et descriptive, 1900, p. 237—262; excellente étude.

¹¹ Sur la Transhumance dans les Pyrénées voir J. F. Bladé, Essai sur l'histoire de la transhumance dans les Pyrénées françaises. Bull. Géogr. histor. et descriptive, 1892, p. 301 sq. Sur le Roussillon spécialement v. J. A. Brutails, Étude sur les conditions des populations rurales du Roussillon au moyen âge. Paris 1891. 314 p. Sur le Conserans v. H. Cabanes, Les chemins de transhumance dans le Conserans. Bull. Géogr. histor. et descript. 1899, p. 185 sq.

réservée comme pâturage d'hiver. Toute une juridiction avec juges spéciaux (Dogana) réglementait ces déplacements périodiques, trop souvent accompagnés de pillages et de rapines. Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans que le Tavoliere a commencé à être défriché, mais de vastes étendues y sont encore occupées en hiver par les troupeaux transhumants des Abruzzes¹².

Des trois péninsules méditerranéennes, la péninsule des Balkans est la plus riche en contrastes de relief et de climats. Les massifs dépassant 2000 m s'y multiplient à côté des plaines de végétation steppique. Aussi nulle part la vie pastorale et la transhumance ne sont-elles plus anciennes et mieux conservées, grâce à l'état primitif de civilisation où les circonstances politiques ont maintenu ces pays. Ce sont surtout les Roumains répandus en petits groupes dans toute la région montagneuse qui forment l'élément pastoral, adonné surtout à l'élevage du mouton comme dans les Karpates. Leurs troupeaux se déplacent périodiquement du Balkan aux plaines d'Andrinople, du Rila et du Rhodope vers Salonique, du Vitoș au bassin d'Uskub. On les retrouve plus au sud en Macédoine, en Thessalie; ceux du Grammos hivernent dans les plaines de la basse Semeni, ceux du Pinde et de l'Olympe dans les bassins de Trikala et Larissa et dans la basse vallée de l'Aspropotamos. Ils habitent dans la montagne de véritables hameaux, où 60 à 100 personnes vivent dans des maisons du type des stîne (appelées coliba en Bulgarie). Les dates de départ pour la plaine et la montagne sont les mêmes dans le Balkan que dans les Karpates; le séjour dans les hauts pâturages dure de la St. Georges (début de Mai) au jour de la croix (15 septembre). La durée du trajet de transhumance peut atteindre et dépasser un mois¹³. La transhumance est pratiquée aussi par les Bulgares du Balkan éleveurs de bœufs, qui hivernent dans la basse Maritza ou vers Burgas, et par ceux du Kotel qui gagnent en hiver la Dobrudja. Les Grecs même et les Albanais y prennent quelque part. Dans le Montenegro et l'Albanie la vie pastorale avec transhumance joue un rôle considérable et cela depuis les temps les plus reculés¹⁴.

Nous retrouvons la vie pastorale avec la transhumance à l'extrême limite de la région méditerranéenne dans la zone des hautes chaînes qui, par l'Asie Mineure, l'Arménie et l'Iran rattache le système alpin à celui des Montagnes de l'Asie centrale. Dans le Karabagh et l'Azerbeïdjan les troupeaux transhumants composés surtout de chèvres et de moutons conduits par les Tatars, montent des plaines steppiques de la basse Kura vers les hautes montagnes. Leur passage, redouté par les agriculteurs, qui se hâtent dès qu'une horde est annoncée de rentrer les

¹² v. Berteaux et Yver, *L'Italie inconnue*. Le Tour du Monde 1899 p. 270 sp. Beaucoup de documents intéressants à ce sujet dans divers volumes des *Atti del enchiesta agraria*.

¹³ v. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien*, Wien 1891; Smiljanić, *Hirten und Hirtennomaden in Südserbien*: Globus, 1899; et Weigand, *Die Aromunen*, Leipzig 1894—95.

¹⁴ Hassert, *Communications inédites*.

récoltes, est marqué par une dévastation de la végétation arborescente et n'a pas peu contribué à donner aux plateaux Arméniens leur aspect triste et dénudé¹⁵. Mais ici nous avons à faire en réalité à une forme de nomadisme. Les Tatars n'ont pas en effet de cabanes ni de villages dans la montagne, et ne sont pas davantage fixés dans la plaine. La transition du nomadisme à l'état pastoral transhumant proprement dit s'observe dans le Kurdistan et le Luristan, où, à côté des Kurdes et des Lurs vivant sous la tente, et se déplaçant constamment aussi bien dans les hauts pâturages d'été (ieilaks) que dans les ghermasirs ou pâturages d'hiver, on trouve des tribus ayant construit des villages dans certaines vallées réputées plus hospitalières pendant l'hivernage, notamment celle du Petit Zab¹⁶.

Les conditions sont à peu près les mêmes en Algérie où les 6 ou 8 millions de moutons et chèvres qu'on compte dans la colonie oscillent depuis des temps immémoriaux de la région des Hauts plateaux aux plaines de la région des chots, et jusqu'à la zone d'épandage des grands oueds.

L'administration française a essayé de régulariser les parcours des diverses tribus, de les limiter, et de réduire leur nomadisme à la condition de la transhumance telle qu'elle existe sur l'autre rive de la Méditerranée. On peut se demander jusqu'à quel point ces essais, qui ne tenaient pas compte de la diversité des conditions géographiques ont été heureux¹⁷.

Sans pousser plus loin cette revue sommaire des principales régions de transhumance, il nous suffit d'avoir montré l'extension de ce type curieux d'adaptation de la vie humaine, qui représente réellement une transition de l'état nomade à l'état sédentaire. Nous le voyons s'arrêter d'un côté là où cesse la saison sèche estivale, tandis que le refroidissement général restreint la durée du séjour dans la montagne; de l'autre, là où l'extension de la saison sèche restreint la durée du séjour en plaine et favorise le nomadisme aussi bien en hiver qu'en été. La vie pastorale transhumante typique est caractérisée par un double établissement fixe en montagne et en plaine. Suivant les caractères du climat et l'état de la civilisation le séjour est plus ou moins prolongé en montagne et le point d'attache principal peut être sur les hauteurs ou dans les plaines.

Mais toujours on retrouve des traits communs: position des cabanes d'été à la limite des forêts, existence de chemins spéciaux de transhumance, hostilité entre les populations pastorales et les sédentaires, propriété communale généralement des pâturages d'été en montagne

Le caractère le plus curieux peut-être est une tendance à une sorte de spécialisation ethnographique de la transhumance. En Arménie et Perse elle est le

¹⁵ v. Radde, Karabagh. *Pet. Mitt. Ergänzungsheft* No. 100 p. 9.

¹⁶ v. Morgan, *Mission en Perse. Etudes Géographiques* t. II p. 17—22; 186—200.

¹⁷ v. Turlin Flamand et Accardo, *Le pays du mouton*. Je dois aussi à M. Flamand de précieux renseignements personnels.

fait exclusivement des Tatars et des Kurdes. Dans la Péninsule Balkanique elle est spéciale aux Roumains, sauf dans l'Ouest où elle serait caractéristique des Slaves du Sud. A ce point de vue, l'étude de la vie pastorale offre un intérêt tout particulier. En ce qui touche les Karpates et les Balkans on n'a peut-être pas songé à tout ce qu'elle pouvait expliquer, à tout ce qu'elle pouvait jeter de lumière sur les problèmes ethnographiques si obscurs qu'offre l'histoire de ces pays.

VI.

La question de l'origine des Roumains qui a suscité tant de discussions obscurcies autant par les passions politiques que par l'insuffisance des documents, gagnerait à être envisagée à la lumière des faits du présent. On se demande si la race roumaine s'est formée au Sud du Danube, dans les pays où l'on trouve actuellement les Roumains à l'état sporadique, par un amalgame des populations aborigènes avec les colons romains de Dacie qui suivirent dans leur retraite les légions d'Aurélien au III^e siècle; ou si ces colons, restés dans la Dacie transdanubienne, n'ont pas été la souche directe des Roumains transylvains et valaques actuels¹⁸.

Il peut y avoir une part de vérité dans ces deux thèses. La prédilection des Roumains pour la vie pastorale expliquerait facilement comment la race a pu se propager d'un bout à l'autre de la péninsule des Balkans, et subsister même dans les Karpates, où ses retraites périodiques lui ont permis de se conserver dans un état de pureté relative, tandis que se déchainaient dans la plaine les invasions barbares, et d'échapper pendant longtemps à l'attention des chroniqueurs, concentrée sur les événements menaçants dont les bords du Danube étaient le théâtre.

De la transhumance au nomadisme temporaire il n'y a qu'un pas. Les pâtres roumains du moyen âge n'étaient pas comme les ciobani valaques et transylvains d'aujourd'hui une sorte de caste à part au milieu d'une population agricole fortement fixée au sol; ils formaient, comme souvent les Valaques actuels de Thessalie et de Bulgarie, toute la population de leur village; quand les pâturages d'hiver cessaient d'être sûrs, rien n'était plus naturel que de les abandonner avec leurs misérables cabanes et d'aller chercher ailleurs d'autres lieux d'hivernage avec d'autres montagnes.

En fait les migrations des pâtres roumains apparaissent, malgré l'insuffisance des textes à leur égard, d'une étendue étonnante. Au XII^e siècle on entend parler d'eux en Galicie. Le mouvement vers le Nord datait donc au moins d'un siècle déjà¹⁹. A partir de 1220 on a toute une série de diplômes royaux et de décisions

¹⁸ On trouvera toute la bibliographie de la question jusqu'à 1898 dans Şaineanu, *Istoria filologiei române*, p. 393—401, le reste dans E. de Martonne, *La Valachie*, chap. XVI.

¹⁹ v. Tomaschek, *Zeitschr. für Österr. Gymnasien* 1876, p. 342.

de chapîtres qui, sous le nom de Blacchi, Blacci, Olahi mentionnent les Roumains formant de petites colonies tout le long des Karpates en Transylvanie et en Valachie²⁰. Les documents serbes parlent abondamment des Roumains dès le XIII^e siècle; dans les documents latins, *romanus* et *pecuarius* sont synonymes de Vlah (notez que dans le Maramureş le terme *păcurar* remplace encore *cioban*). Au XIV^e siècle (1357—1362—1373) nous entendons parler des «*Vlahi schismatici quorum nonnulli in pascuis et montibus habitant*», leurs hameaux s'appellent déjà *căţun*, ils fabriquent le *caseus vlachiscus* ou *brenza* dont le prix était fixé sur le marché de Raguse par les autorités, et transportent en caravane sur leurs petits chevaux de montagne les denrées de la côte dalmate vers l'intérieur²¹. De même qu'à l'heure actuelle, le Roumain préférerait l'élevage du mouton à tout autre. Ce sont des brebis que le *chrisov* de Dushan de 1638 exige comme tribut; c'est seulement des riches (*inchinători*) qu'on demande une vache à chaque automne²².

Ces migrations, cette persistance des mêmes coutumes pastorales expliquent bien des choses.

Comment à la mobilité extrême des pâtres roumains a pu succéder l'attachement au sol si marqué chez le paysan valaque et transylvain actuel, c'est ce qu'il est facile de comprendre. Dans leurs migrations périodiques de la montagne à la plaine les pâtres des Karpates, pour la plupart d'origine transylvaine semblent nous présenter le symbole de la longue évolution qui a amené le peuplement de toute la Valachie par une population roumaine. On ne traverse pas constamment un pays riche et fertile sans être tenté de s'y établir. Le fait a dû se produire maintes fois; on en trouve la trace dans les nombreux villages situés au pied de la montagne, qui sont formés de deux hameaux qualifiés l'un de roumain (*român pământeni*), l'autre de transylvain (*strein, ungurean*).

Le peuplement des hautes vallées de la montagne est dû, certainement en grande partie, aux Roumains de Transylvanie. On en peut citer des exemples frappants. La commune de Chiojdu de Bâsca (Jud. Buzeu, Plaiul Buzeu) est peuplée uniquement de Transylvains qui ont conservé leurs usages particuliers²³. Dans le Judeţ de Vâlcea, Văideni, Băbeni, Ungureni, Măgura etc. sont dans le même cas²⁴). L'émigration se fait par troupes, conduites par un chef, et chaque troupe garde le nom de son village d'origine, avec un signe de costume distinct,

²⁰ Urkundenbuch zur Geschichte Siebenbürgens. (Fontes Rerum Austriacarum. 2. Abt. t. XV.) p. 17, 23, 70, 167, 186, 50 Diplomes d'Andréas de Hongrie 1222, 1223, 1224, de Béla 20 Août 1252, de André 11 Mars 1291, 1293, Capitulum ecclesie transylvane 1231.

²¹ v. Miklosich, Über die Wanderungen der Rumänen in den Dalmatischen Alpen und in den Karpaten. Denkschr. d. Ak. d. Wiss. Wien 1880. XXX p. 1—66.

²² Archiva Istorica III p. 85. Texte slavon et traduction roumaine. (Le texte a été publié pour la 1^{er} fois dans Glasnik Drustva Srbske Slovenosti t. XV.)

²³ B. Jorgulescu, Dictionar geografic etc. al Jud. Buzeu p. 161.

²⁴ C. Alessandrescu, Dictionar geografic al Jud. Vâlcea.

souvent une ceinture d'une couleur déterminée²⁵. Pendant longtemps les nouveaux venus restent distincts du reste de la population et se marient entre eux de préférence. Mais la fusion se fait par la force des choses.

L'immigration transylvaine va d'ailleurs plus loin que la région des collines. Dans le département de Brăila, au milieu des plaines steppiques du Bărăgan on trouve des villages de «Mocani», ayant gardé les usages spéciaux à la Transylvanie; on est étonné de revoir sur les bords du Danube l'étendard de la noce (steag) et la danse devant l'église pendant la cérémonie du mariage.

Ce mouvement d'immigration transylvaine vers la Valachie fut si prononcé dans la seconde moitié du XIX^e siècle qu'il émut les pouvoirs publics et donna lieu à une enquête, d'où sortit l'excellente étude de Hintz²⁶. Des villages entiers se dépeuplaient. On estimait à 6 ou 8000 le nombre des habitants du district de Törzburg établis en Roumanie dans un espace de seulement 6 à 7 ans²⁷.

Il est important de remarquer qu'en Valachie la densité de la population est beaucoup plus forte en moyenne dans la zone montueuse des collines que dans la zone des plaines. C'est la première qui paraît avoir été de tout temps la plus habitée, c'est là que la distribution des hameaux et des villages a le type proprement roumain; le peuplement de certaines régions comme le Bărăgan et la terrasse du Buzeu est de date tout à fait récente²⁸.

En résumé on peut considérer comme très vraisemblable que l'Olténie et le Banat ont conservé même après la retraite des légions d'Aurélien, un certain nombre de colons, que le sang daco-romain y a été entretenu par le passage des pâtres dans la partie montagneuse et que c'est là que s'est tout d'abord porté le courant d'immigration qui devait repeupler la Valachie et la Transylvanie.

De très anciennes traditions nous représentent le duché d'Olténie comme fondé par un Bassarabba originaire de la Mésie, qui établit sa capitale à Turnu Severinu, puis à Stréhaia, puis à Craïova²⁹. Il y a là une indication très juste de la marche suivie par l'immigration. L'Olténie plus montueuse que la Munténie, où les plaines représentent les deux tiers de la surface totale, plus méridionale d'aspect et de climat, devait être la première atteinte par ce courant venu du Sud. C'est là d'après les recherches de Onciu et Haşdeu, que s'est formé le premier état roumain, alors que les anciens Knésats de Transylvanie étaient soumis aux Hongrois et que

²⁵ J. Delescu et B. Demetrescu-Oprea, Dictionar geografic al Jud. Brăila.

²⁶ Joh. Hintz, Das wandernde Siebenbürgen, eine statistische Studie, herausgegeben von der Handels- und Gewerbekammer in Kronstadt. 1876. 8°. 54 p.

²⁷ Hintz op. al. p. 38.

²⁸ v. E. de Martonne, Recherches sur la distribution géographique de la population en Valachie. Paris 1903. 8°. 170 p. Cf. d'autre part sur cette question du peuplement de la steppe l'étude de Mehedintî, Die Rumänische Steppe (p. 247 de ce recueil).

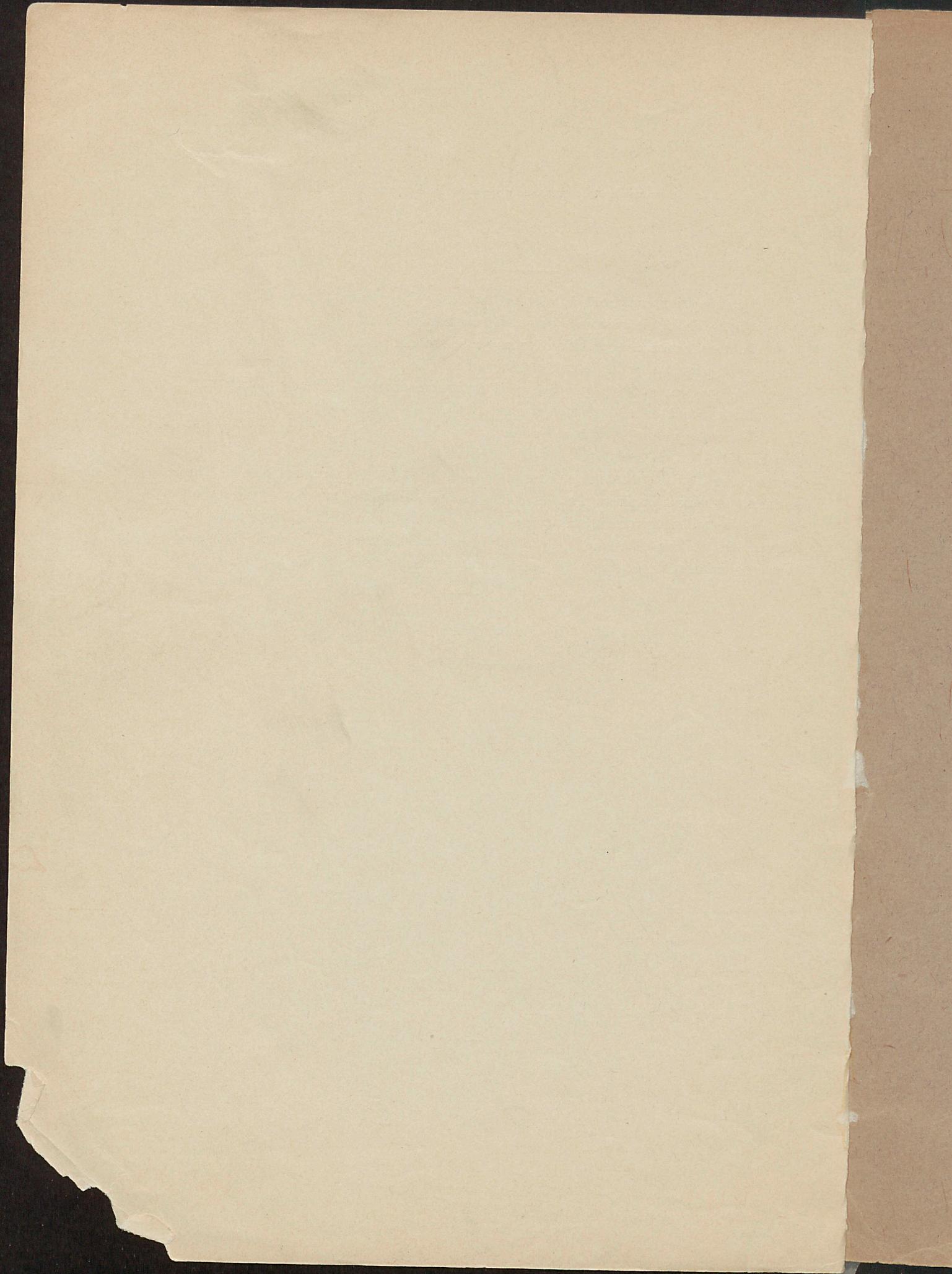
²⁹ Cogălniceanu, Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens Berlin 1837. cf. Onciu, Originele princepatelor române p. 113. 114.

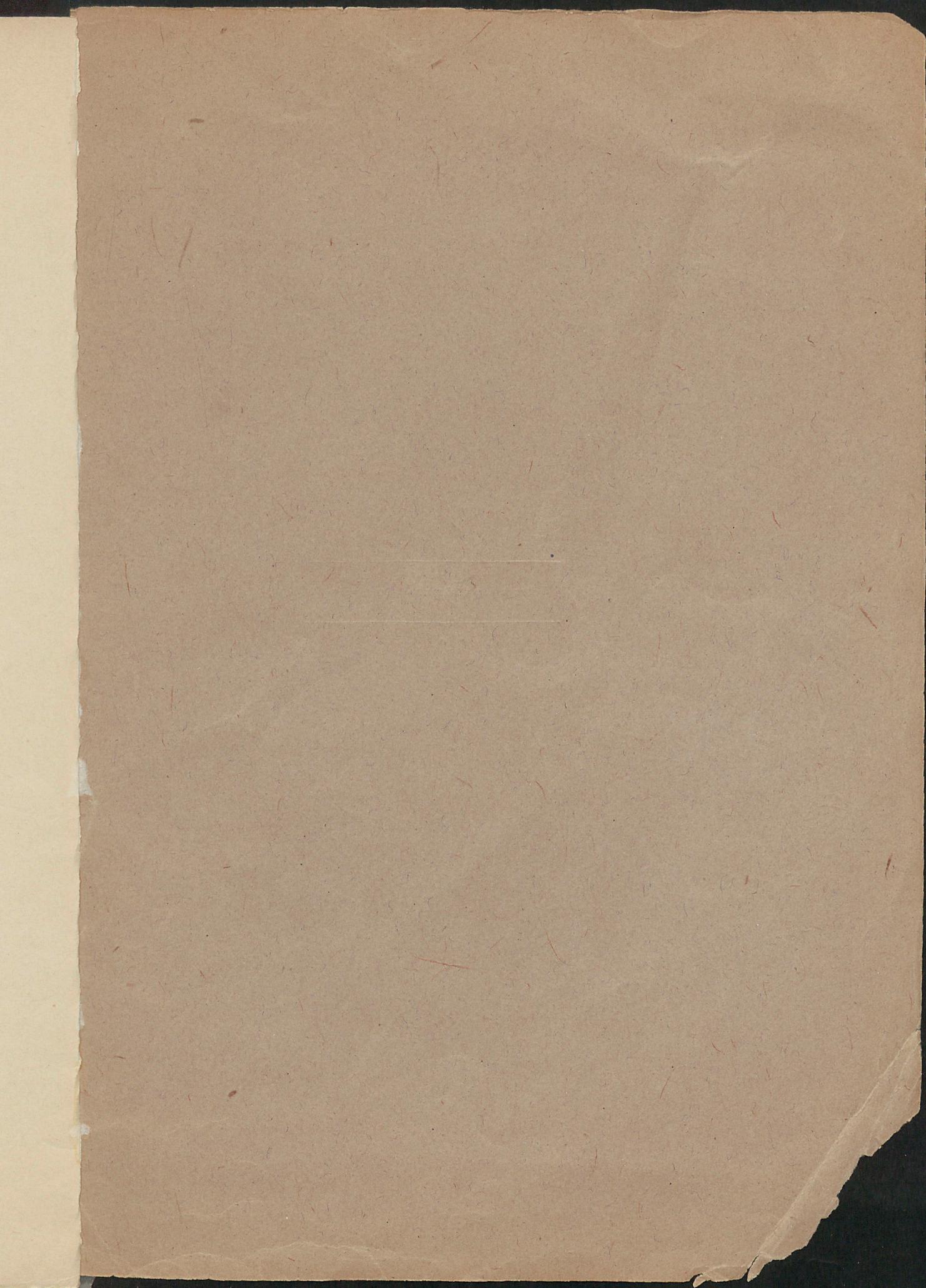
la Munténie était la Coumanie, région probablement très peu peuplée et entièrement aux mains des barbares.

Ces indications suffiront à montrer tout ce qu'on pourrait tirer d'une étude systématique de la vie pastorale et de la transhumance.

Comme forme de transition entre la vie nomade et la vie sédentaire elle intéresse au plus haut point l'anthropogéographie. Si son extension géographique est déterminée pas des causes physiques, qu'il est intéressant de préciser, sa localisation est souvent due à celle de certaines races.

Son étude mérite d'attirer d'autant plus l'attention que cette forme quelque peu primitive de vie tend semble-t-il à disparaître. En Provence on ne suit plus les caraires et le spectacle pittoresque des troupeaux transhumants dévalant les sentiers pierreux n'inspirera plus les poètes comme Mistral. Dans les Pyrénées on signale l'abandon des hauts pâturages en plus d'un point. En Italie la mise en culture des plaines telle que le Tavoliere restreint les pâturages d'hiver. Dans les Karpates même j'ai pu saisir des indices d'une décadence de la vie pastorale.





Druck von C. Grumbach in Leipzig.
